

1.

Il faudrait causer de tout et de rien, surtout de rien.

Un dîner où les gens commencent à vouloir parler de choses sérieuses, parce qu'ils ont l'impression fallacieuse que si le monde n'est pas sérieux, à un moment ou à un autre, alors il ne sera pas à la hauteur et probablement il ne sera même pas un monde dans l'absolu (c'est-à-dire ce ne sera pas un monde assez consistant pour faire monde) – un tel dîner grevé d'une telle exigence de sérieux, c'est le début garanti de l'ennui. D'abord et en général, les gens (moi y compris) ne savent pas réellement de quoi ils parlent. Ils n'ont qu'une maîtrise très limitée, très aléatoire, extraordinairement imprécise, partiellement et plus souvent encore totalement erronée des sujets qu'ils veulent évoquer.

Et puis, avec le sérieux, ils tuent l'air agréable du soir, la fluidité des répliques, les rires idiots, la séduction ductile qui courait avant entre les corps quand on partageait tout et rien, surtout rien.

Parler en poèmes n'échappe pas à la règle. Dès qu'un poème a son grave avis à donner lui aussi, le monde à nous expliquer lui aussi, il y a de fortes chances qu'il étouffe

la conversation dérisoire de la vie – la seule qui soit à la hauteur de l'existence comme hasard pur et intense laisser-aller.

2.

Un des premiers textes de Stanley Cavell, consacré à Wittgenstein, contient un constat angoissé : « Nous apprenons et nous enseignons des mots dans certains contextes, et on attend alors de nous (et nous attendons des autres) que nous puissions (qu'ils puissent) les projeter dans d'autres contextes. Rien ne garantit que cette projection ait lieu... »³⁵ C'est sans doute cet effroi sceptique qui m'a pour la première fois arrimé à la pensée de Cavell. Rien ne nous garantit, en effet – j'en étais là aussi de mon rapport au langage au début de ma pratique d'écriture : un doute sérieux quant à ses possibilités de faire lien. Nous sommes peut-être chacun prisonnier de notre propre parole (lexique, grammaire) – incapables de nous projeter dans le contexte d'autrui, et donc pas exactement sûrs qu'autrui existe, ou qu'il existe dans le même monde que nous, ou qu'il existe un monde commun pour notre existence com-

³⁵ « L'accessibilité de la seconde philosophie de Wittgenstein » in *Europe*, n°906, octobre 2004, trad. Sandra Laugier. Le texte original fut publié en 1958.

mune. « Les limites de mon langage sont les limites de mon monde » disait Wittgenstein que j'allais répétant comme un mantra. Je voudrais citer un peu longuement la réponse de Cavell, ou disons sa solution : « que ce soit ce qui arrive au total [que, finalement, le langage crée un lien] tient à ce que nous avons en commun des voies d'intérêt et de sentiment, des modes de réaction, des sens de l'humour, de l'importance et de l'accomplissement, le sens de ce qui est scandaleux, de quelle chose est semblable à telle autre chose, de ce qu'est un reproche, de ce qu'est le pardon, des cas où tel énoncé est une affirmation, où c'est un appel et où c'est une explication – tout ce tourbillon de l'organisme que Wittgenstein appelle des “formes de vie”. » La profusion vitaliste de la solution (son désordre apparent) se laisse résumer à ceci : il y a des actes de parole, c'est-à-dire le langage n'est pas forcément ce qui dit quelque chose sur la vérité du monde de l'autre, mais le langage est peut-être seulement quelque chose qui dit quelque chose. Prenons un exemple simple : « il fait froid » peut entraîner le sceptique dans un tourbillon d'angoisse : « non, dans mon monde, il ne fait pas froid, je n'ai pas les mêmes critères que toi sur ce qu'il faut considérer comme le froid, et donc, de fil en aiguille, sur ce qu'il faut considérer comme le monde » ; ou bien, « il fait froid » peut se comprendre comme un énoncé qui ne dit rien sur l'état du monde (ni sur le mien, ni sur le tien) mais qui veut simplement dire :

«ferme la fenêtre». De sorte que nous nous exprimons selon telle ou telle manière et que cela peut nous faire arriver à une sorte d'accord a minima. Nous sommes au moins d'accord sur la nature de l'acte de parole (ceci est une affirmation, ceci de l'humour, ceci une réaction de douleur, ceci un appel à fermer la fenêtre etc.) et c'est un premier lieu de convergence, un point de départ commun. Dans d'autres textes, Cavell dira qu'on peut (peut-être) pousser cet accord un ou deux pas plus loin encore, et que le mouvement par lequel on pousse cet accord, on peut par exemple l'appeler conversation. Une conversation est le lieu où deux ou plusieurs humains expérimentent le degré de communauté de leur existence, la limite jusqu'à laquelle ils se comprennent, leur façon d'appartenir à notre «cité de paroles» (nom donné par Socrate à l'État idéal dans *La République*). À en croire une phrase d'Emerson que Cavell cite dans chacun de ses livres, et parfois plusieurs fois par livre – «Je sais que le monde avec lequel je parle, dans la ferme et dans la ville, n'est pas le monde que je pense» – ce degré d'entente n'est pas forcément très élevé. Le cinéma selon Cavell (un certain cinéma) est justement l'épreuve de cette conversation, la mise à jour de la possibilité malgré tout d'un dialogue et finalement d'un monde commun où le langage agit plutôt qu'il ne décrit.

La poésie devrait aussi.

3.

Dans *La Préparation du roman*, Roland Barthes évoque avec un plaisir flagrant les gens qui papotent météo. Selon Barthes, parler du « temps qu'il fait » remplit trois fonctions du langage :

une fonction phatique : parler pour ne rien dire, pour avoir un simple contact avec l'interlocuteur ;

une fonction affective car parler du temps qu'il fait est une façon de ne pas parler, ou de parler à couvert, de tout ce qui constitue la joie / le bonheur d'être ensemble, mettons assis côte à côte, sur ce banc, face aux enfants qui jouent dans le square ;

une fonction existentielle : causer météo est un mode du « *sentir-être* du sujet, la pure et mystérieuse sensation de la vie, d'être vivant, de vivre ». Les variations du ciel sont les variations d'exister. Elles aiguïsent la présence et le sens de la subjectivité.

Je suis très largement d'accord avec Barthes, comme incroyablement souvent, même si quelque chose mérite peut-être d'être précisé. Je dirais plus volontiers que c'est parce que la météo fait tourner la fonction phatique du langage qu'elle peut donner à la langue des puissances affective et existentielle. Le phatique n'est pas une première fonction, et mineure, de la langue, séparée de l'affect ou de la sensation du vivre. Le phatique est la condition de possibilité de l'affect et / ou de la sensation du vivre. C'est

parce que la langue parle sans arrêt, sans raison et sans sérieux, en surface (en surface comme la caresse que nous demandons au monde) que nous sommes pris dans le trafic ou le courant ou, sur le trottoir roulant (ici toute métaphore de la fluence est valable) de l'existence à laquelle il faut donner sans réserve et sans compter son assentiment.

4.

Papoter = la vie même. Et parfois, c'est bien, un long ange contemplatif passe.

5.

Si la poésie doit construire un monde commun, comme il est possible après tout que ce soit son grand projet, elle n'a pas d'autre objectif alors que de trouver (au sens de *trobar*, au sens d'inventer) le rythme allègre d'une parole qui soit suffisamment anodine pour bâtir un espace où, nous tous, nous puissions nous tenir et nous retenir, familièrement.

table

peuple pédé poème • 7
malherbe disait • 29
une simple question de drachmes • 41
faire commerce • 55
fraternité • 69
médiévales • 73
démocraties du poèmes • 81
le O de C • 101
trois poètes vivants • 115
pluie pasolini • 149
gus van sant/charles baudelaire, un effleurement • 167
espoir contre espoir • 185
tout et rien, surtout rien • 199